Le complexe d'Hoffman

COLAS GUTMAN

Le complexe d'Hoffman

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-8236-1366-7

© Éditions de l'Olivier, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. L'enterrement des Hoffman

Notre mère est morte, nous l'avons enterrée hier. Une cérémonie simple et de bon goût. Delphine et moi, nous avons partagé un mini-Mars dans notre chambre.

– Tu l'enveloppes avec ta couette.

– Pourquoi la mienne ? C'est toujours avec la mienne.

– Tu veux jouer ou pas ? Si tu continues, j'appelle une copine et je joue avec elle. On prend ta peluche, OK ? Oh, Simon, t'écoutes ? Alors comment tu l'assassines ?

– Facile, je la pousse.

– D'où tu la pousses ?

– Du balcon.

– Elle n'y va jamais, elle a le vertige, dois-je te le rappeler ?

– Je lui donne des médicaments.

– Tu la prends pour un chaton ?

– Pourquoi tu dis ça ? Ça n'a pas de rapport.

– Parce que tu es mou, Simon. Un chat quand il est malade on lui donne des médicaments et il guérit ? Si tu veux tuer notre mère, faut que tu y mettes du tien. Bien, est-ce que tu as un alibi ?

– Euh, c'est quoi déjà ? Je sais ce que c'est, mais je ne me rappelle plus.

– Est-ce que tu sais pourquoi tu veux qu'elle meure ?

– Non, je sais pas trop, mais si tu dis qu'elle doit mourir, alors faut qu'elle…

– Qu'elle… ?

– Ben qu'elle meure.

– Oui, mais pourquoi ? As-tu regardé attentivement ses cheveux ? Penses-tu qu'on puisse vivre avec une coupe pareille ? Non, ne ris pas. Ce n'est pas drôle, c'est juste une question. Penses-tu, Simon, qu'on puisse l'euthanasier parce qu'elle a des cheveux crépus ?

– Ça non, quand même pas.

– Bien. Alors maintenant trouve un alibi pour la tuer.

– Parce que c'est une pute ?

– Simon, tu dis encore une fois que notre mère est une pute, je t'assassine. Réfléchis.

– Elle n'a pas voulu m'inscrire au poney parce que c'était trop loin.

– Bien. Et pourquoi c'était trop loin ?

– Parce qu'elle devait m'accompagner en métro prendre la 11 jusqu'à Châtelet puis la 1 jusqu'au Château de Vincennes et le bus jusqu'à la Cartoucherie. C'était trop fatigant pour elle.

– Tu progresses. Mais pourquoi c'était épuisant pour elle ?

– Parce qu'elle est allongée toute la journée.

– C'est mieux Simon. Et pourquoi elle est allongée toute la journée ?

– Parce qu'elle ne veut plus vivre.

– Eh bien tu vois quand tu veux. Allez viens, maintenant, on fait un Monopoly.

Plus tard dans la soirée, Delphine proposa à Simon de jouer à la boniche pour le préparer au pire ou à la vraie vie,

comme elle l'appelait. Une vie sans Catherine Hoffman, leur mère. Elle l'invita à se rendre à la cuisine en le fouettant avec sa ceinture. Delphine, dont la maîtresse de CM2 était férue de théâtre, avait emmené sa classe à une représentation de *Dom Juan*, Delphine s'était identifiée à Charlotte, la paysanne bourrue, si bien qu'en matière d'œufs élevés en plein air elle savait de quoi elle parlait.

– Simon, ne choisis pas un œuf avec un petit à l'intérieur.

– C'est possible ?

– Oui, un embryon.

– Ah bon ?

– Mais non, crétin, je plaisante !

Simon en avait plus qu'assez des plaisanteries de Delphine, mais il ne pouvait aller la dénoncer à Jacques Hoffman, leur père, qui détestait être dérangé lorsqu'il corrigeait ses copies.

Delphine observait avec ennui la fébrilité de son frère.

– On ne va pas y passer la nuit. Simon, tu le casses ton putain d'œuf ?

– Je ne peux pas.

– Et pourquoi ?

– Peusque je n'ai pas le droit d'allumer le gaz…

– Et pourquoi ?

– Peusque c'est dangereux.

– Oh mon dieu ! Tu mérites de mourir avec la morte.

Le peusque qui pendouillait aux lèvres de Simon l'agaçait terriblement.

– Tu allumes la cuisinière ou je vais le dire à papa.

– Sinon je peux acheter un truc à la boulangerie Delphine ?

– Et avec quel argent ?
– J'en ai trouvé par terre.
– Ici ? Il est à moi.
– Non, dans la rue, c'était devant l'école.
– Ne mens pas. Tu ne trouves jamais rien.

Delphine l'avait déjà condamné maintes fois à finir sa vie dans une roulotte et à faire la manche pour payer ses études, « parce que si tu crois que Jacques et Catherine vont investir sur toi, tu te trompes ».

Simon se mit à trembler. Des mouvements de cuisses incontrôlés qui lui donnaient un aspect de petit marteau-piqueur.

Le jeune Simon tremblait d'une colère sourde, la même qu'il éprouvait devant une table de ping-pong face à un adversaire trop sûr de lui, celle qu'il ressentait devant une boulangère au moment de recompter ses sous, la même enfin qui l'accablait chaque fois que Catherine Hoffman était ralentie par un passant et qu'elle n'osait pas le doubler. Simon était en rage devant sa sœur, mais il ne pouvait lui en confier la raison. Il préféra tendre un billet de dix francs, sorti de sa poche de jogging. Son petit marteau-piqueur lui fit l'effet d'une secousse sismique, une faille intérieure qui fit dire à Delphine :

– Tu pleures pour dix balles ? Toi non plus, tu ne mérites pas de vivre.

2. La question alsacienne selon Hoffman

Hier, sur les genoux de son papa, Mylène a montré la liste de notre classe. Cette empaffée a pointé les Français de France et les autres. Son père lui a chuchoté que nous étions juifs ou alsaciens. Depuis, Mylène a des théories sur les Alsaciens. Elle dit qu'ils sont radins, qu'ils ne sont pas drôles parce qu'ils achètent des blagues pas chères. Avec Delphine, on adore la faire tourner en bourrique, parce que s'il y a bien une chose que Mylène ne comprend pas du tout, c'est l'humour alsacien. Delphine lui dit « "0+0 = la tête à Toto" est une blague alsacienne », Mylène se sent obligée de rigoler devant les autres. Ah, on se marre bien dans mon école. Mylène dit des choses comme « Je n'ai jamais été invitée dans une famille alsacienne ». Moi quand on me dit ça, j'ai envie de faire visiter mon appartement et de donner tous mes jouets pour montrer que je ne suis pas radin. Seulement, lorsque je me suis penché pour ramasser le billet de 10 francs et que Mylène a dit devant tout le monde : « C'est normal, c'est un Alsacien », j'ai eu envie qu'elle crève. Je ne dois pas parler des Alsaciens à Catherine Hoffman. Delphine m'a dit que je comprendrais plus tard, mais j'ai déjà compris. Si elle est à moitié morte, c'est qu'ils l'ont à moitié tuée.

3. Lakhdar

À la cantine, je m'assois à côté de Ricoul qui a le nom du pigeon. S'il continue à m'apprendre des gros mots celui-là, ma mère va lui chimiquer la tête. Je n'ai pas fait des milliers de kilomètres pour apprendre à dire « bonjour » devant une langue de bœuf avec la sauce gris de biche.

– Pour dire bonjour Lakhdar, il faut dire : connard, répète !

– Lakhdar ?

– Non, connard, ha, ha, ha. Et maintenant, va dire à l'agent de service de se faire enculer !

– Non, merci.

Ça, je sais dire. Ils ont tous la petite maman qui attend à la sortie avec le pain au chocolat. Sauf le petit Hoffman. Il me fait penser à ma peluche rat. Parfois sa petite grammaire vient le chercher mais elle est bossue, ce qui est signe d'une très grande malédiction. Je suis allé voir Dame Latache, une grande dame médecin à fond de cour dans le préfabriqué pour les enfants fragiles et aussi mongoliens. Dame Latache a beaucoup de cholestérol à la hanche, ce qui fait qu'elle ressemble à un pneu qui flotte quand elle marche, mais c'est une grande professionnelle. Ils veulent tous savoir d'où je viens. Iran, Irak, Kurdistan ? Désolé, je viens des Barbelés de Ménilmontant par le bus 96. Le reste ne vous regarde pas.

Dame Latache m'a dit que je suis dix lexique et peut-être dix Patrick, mais il faut attendre que je parle mieux le français pour confirmer ma note, dix. Elle est une note merveilleuse dans la bouche d'une si admirable personne. Dame Latache ne me l'enlèvera pas mon dix, sauf si je continue à parler comme une patate, alors elle me rééduquera dans son camp d'enfants fragiles et aussi mongoliens. Kessaci lui il n'a jamais la note dix, par contre son coup de pied retourné fait beaucoup d'admiration dans mon œil quand je le reçois. Il fera très bien la guerre s'il rate ses études. Le petit Hoffman mange le cochon qui lui fait le gras de tristesse. Depuis que je suis en France, je surveille le poids des gens comme ma maman qui mange trop de Mr. Freeze qui est le bâton délicieusement glacé, mais très riche en caloriques.

– Dis « frite », me demande Kessaci.
– Srite.
– Non, « frite ».
– Srite.
– Frite.
– J'ai dit « srite ».
– Ha, ha, ha. Quel connard !
– Bonjour ?
– Ha, ha ha, quel con !

Ce sont tous des canards ! Je n'autorise pas les gros mots à salir ma bouche, je préfère apprendre les animaux de la ferme. Tous des canards, sauf le petit Hoffman. Je l'aime bien avec son short en latin. Hier, il m'a donné la moitié de son chewing-gum au goût très effacé. Mais je ne lui en

teins ni rigueur ni les cheveux (blague de ma personnalité). Peut-être qu'un jour nous pourrions échanger nos affaires ? Je lui prête mon pull Mir Laine contre son short en latin. Lui ne m'apprend pas des canaris toute la journée. Il dit « petit garnement », des choses aussi jolies que la campagne à Paris qui est derrière le boulevard de notre école. Il m'émeut comme une vache triste avant l'abattage. J'aime les animaux dans la limite de ma personnalité. Quand je vois un pigeon écrasé, je l'enlève du caniveau comme un camion de la fourrière pour le jeter à la poubelle.

– Va dire au surveillant que c'est un trou du cul ! me demande Ricoul.

Tout le monde rit, sauf le petit Hoffman. Ce sont tous des canards naïfs. Je demande au surveillant si je peux jeter la langue de bœuf à la poubelle. Et le surveillant me dit de retourner à ma place et tout le monde rit parce qu'ils croient que je lui ai dit trou du cul. Un jour, Ricoul, je lui planterai un tritérium dans les deux yeux.

4. Delphine Hoffman

Je connais mal Simon. Il n'est pourtant qu'à douze pas de ma chambre, je l'ai poussé hors de la mienne lorsqu'il a voulu qu'on se « superpose ». Il était prêt à dormir sur le lit du bas. Une nouvelle chambre, maman, c'est très simple, ce que je te demande : une dernière faveur avant de partir. Comme cette maison de poupée que tu m'avais achetée. Ce motif violet et fleuri.

Je me demande pourquoi Jacques Hoffman ne t'a pas quittée avant. Des histoires d'assurances peut-être, si jamais tu tombais du balcon. Il s'est acheté une Samsonite aujourd'hui. Ce type n'est jamais allé plus loin que la gare de Lyon. Je le suivrais au bout du monde avec ses lunettes de myope. Il est si mignon papa, il ressemble à la petite taupe du dessin animé tchèque. Il aime les histoires que je lui raconte mais il ne t'aime plus, Catherine Hoffman. Hier, il est allé chez Maryvonne. Elle lui a repassé ses chemises, juste à côté d'un bol de rillettes d'oie, recouvert d'un film alimentaire. Une vision atroce, mais elle sera mieux pour lui que la morte. Personnellement, je m'en tape un peu. Je veux dire, souvent les gens sont choqués lors des enterrements. Ils sont tristes, ils disent : « On ne s'y attendait pas, elle est partie si jeune et blablabli. » Ensuite, ils se réunissent au café et s'exclament « Oh là là, c'est fou comme elle a grandi, tu as bien fait de l'amener », et tout ça.

Lorsque Catherine Hoffman s'écrasera comme une merde en bas de la maison, il n'y aura pas beaucoup de monde à son enterrement. Les gens auront autre chose à faire. « Ah mince, ça tombe mal, j'avais promis à ma fille de l'emmener au cinéma. » Jacques Hoffman, lui non plus, n'est pas fan des enterrements, il dit qu'ensuite il ne peut plus écrire pendant des jours, que ça nuit à sa productivité, qu'il n'a pas le moral, etc. Les gens sont marrants, il y a des morts et ils ne pensent qu'à eux sous prétexte qu'ils sont vivants. Simon ne s'est jamais recueilli devant une tombe, parce qu'il a un an de moins que moi. Jacques et Catherine l'ont toujours

protégé comme une chaussette dépareillée qui pourrait servir plus tard.

Jacques quittera Catherine, c'est évident. Ils nous auraient acheté un lit superposé depuis longtemps, autrement. Les adultes ont les yeux qui brillent dès qu'ils ont le projet d'une mezzanine ou d'un lit à double niveau pour leurs enfants.

5. La respiration de Simon

Lorsqu'il ne jouait pas à la morte, Simon bloquait sa respiration pour compter dans sa tête le plus loin possible. Un jour de grande forme, il atteignit le nombre 83. C'est le nombre qu'il s'était donné pour mourir. 83 ans, ni avant, ni après et cela changeait tout. Lorsque Delphine le rejetait, il s'occupait à écrire l'histoire d'un homme qui vivrait jusqu'à 83 ans.

83 ans

Chapitre 1. Augustin et les parents méchants

Augustin avait un prénom moche, des parents horribles et une sœur terrible.
Les vrais parents d'Augustin, eux, étaient tellement pauvres qu'ils avaient des trous à la place des poches et se rendaient chaque dimanche sur le marché pour vendre leur enfant.
– Et un bébé moche pas cher, un ! gueulait la maman.

– Qui veut un petit frère pourri ? demandait la sœur.
– Mon fils est un âne bâté, personne n'en veut ? disait le papa.
La famille rigolait et grelottait chaque dimanche de marché. Car bien sûr personne ne voulait de ce bébé et les passants outrés regardaient Augustin pleurer devant un carton.
– C'est ta télé, rigolait la maman.
– Je vais te faire un dessin, disait la sœur.
– Ça te fera un dessin animé ! s'esclaffait le papa.
Mais un jour, la maman d'Augustin ne rigola plus du tout parce qu'elle n'avait plus rien à manger chez elle et surtout parce qu'elle n'avait plus d'argent. Elle alla chez un antiquaire faire expertiser son fils.
– Il a une bonne mâchoire, un front bombé, un nez alsacien. Il vivra longtemps.
– Vous pouvez me faire un certificat ? demanda la maman.
– Ce n'est pas gratuit, dit l'Antiquaire.
Alors, l'Antiquaire fit un clin d'œil à la maman qui s'allongea sur un meuble d'antiquaire et qui coucha avec la langue, la chatte et les seins. Ensuite l'Antiquaire dit :
– Il est robuste, mais ce n'est pas une marque ou un meuble Louis XV, je pense que je pourrai le vendre, si vous me le confiez.
– Mais il vivra longtemps ? s'inquiéta la maman.
– Je vous l'ai dit, il a une bonne mâchoire, un front bombé et un nez alsacien. À vue d'œil, je pense qu'il vivra jusqu'à 83 ans.

– Oui ? C'est bien, dit la maman.
Elle redonna son corps à l'Antiquaire pour mettre Augustin en dépôt-vente, et comme l'Antiquaire était sympa, il lui donna quelques sous en échange de la sexualité sur une commode Napoléon. « J'achèterai une robe pour ma fille et une saucisse pour mon mari », se dit-elle, en mangeant son zizi. Elle pensait qu'Augustin trouverait une famille aimante avec du fric pour qu'il puisse avoir un vrai avenir. Mais vous savez comment sont les mamans, elles sont très très naïves, quand il est question de leur enfant.
Un jour, il faisait froid : tempête de neige avec des conditions météorologiques extrêmes. Plus aucun avion ne décollait, plus aucune voiture ne roulait, la ville était fermée. Mais l'Antiquaire, lui, restait ouvert, car il avait l'habitude de faire ses meilleures affaires les jours fériés. Il avait mis Augustin dans un couffin enroulé dans une couverture dans la vitrine avec son certificat de mort à 83 ans.
– Tiens, tiens, dit une dame, comme c'est curieux, et moi qui n'arrive pas à avoir d'enfant parce que je suis trop moche !
– Ah ouais, tiens, tiens, dit un monsieur, et moi qui n'arrive pas à avoir d'enfant avec toi, parce que tu es trop moche.
– Si on achetait celui-là ? dirent tous les deux.
– Ah ouais, ah ouais, dirent-ils.
Et c'est ainsi que Maryse et Jacquard, qui avait le prénom de son pull, pénétrèrent dans la boutique.

– Tiens des clients, dit l'Antiquaire. Vous cherchez un meuble ou une lampe ?
– On veut l'enfant en vitrine.
– Oh, c'est un objet très rare, se frotta les mains l'Antiquaire. Vous avez vu le certificat ?
– Oui, oui, c'est pour cela qu'il nous plaît. Mais 83 ans c'est dans longtemps, vous êtes certain qu'il ne va pas se casser avant ?
– Je connais mon métier, j'ai été formé à l'école des antiquaires du Louvre.
Jacquard alors retira le pull qu'il portait et remonta ses manches. Il sortit Augustin du couffin et dit :
– 83 ans, hein, vous êtes sûr ?
Et il fit valdinguer Augustin contre le mur de l'Antiquaire, un mur hyper solide des années 1930. L'Antiquaire crut défaillir :
– Ne touchez pas à la marchandise. Elle n'est pas assurée.
Mais quand il vit Augustin rebondir la tête la première contre son mur années 1930, il s'évanouit.
– C'est un miracle, dit Maryse.
– Oui, filons avec le bébé, l'Antiquaire s'est évanoui.
Ce jour de tempête extrême, l'Antiquaire perdit tout. Sa précieuse marchandise et son mur des années 1930. Une fissure apparut à l'endroit de l'impact du crâne, qui ne pourrait plus jamais se refermer. Il maudit à jamais ce 14 février. Mais finalement les plus idiots dans cette histoire étaient les méchants parents qui venaient de voler ce bébé au prénom moche : car si

Augustin vivrait jusqu'à 83 ans, ils crèveraient bien avant lui.

Fin du chapitre triste

6. Catherine Hoffman

Elle fut seule avec le triste petit Hoffman et se fut une joie de le regarder ouvrir une boîte de raviolis. Elle chérissait ses mains, la précision avec laquelle elles enfonçaient la lame dans la conserve. Elle n'en avait jamais eu la force. Elle avait appris peu de choses à cet enfant, seulement le minimum d'un quotidien qu'elle jugeait trop banal. Elle l'avait élevé jusqu'à ses 8 ans. Soit un an avant son CM1. Elle lui avait enseigné l'essentiel, ouvrir une boîte de conserve, accrocher les clés à sa poche, ne pas se faire renverser par une voiture. Hoffman prenait ses conseils comme des préceptes des Castors Juniors, un guide de survie.

Lors de ce dîner, ils s'amusèrent beaucoup des fils d'emmental qui voltigeaient et se cassaient dans les airs.

– Dis, quand reviendront-ils ? demanda le triste petit Hoffman.

– *Dis, quand reviendras-tu ? Dis, au moins le sais-tu ?*

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Et elle chanta. « Le pire c'est quand tu pleures, en second quand tu chantes parce qu'on dirait que tu pleures », lui avait-il confié. Catherine ne pouvait pas s'en empêcher, cela lui faisait

du bien. Elle disait « Je me remplis » et aussi « Je suis sûre que tu le comprends », ce qui était encore pire.

– *Voilà combien de jours, voilà combien de nuits, voilà combien de temps que tu es reparti.*

– Maman, s'il te plaît.

– *Tu m'as dit cette fois, c'est le dernier voyage pour nos cœurs déchirés, c'est le dernier naufrage.*

– On mange, là.

– *Au printemps tu verras je serai de retour, le printemps c'est joli pour se parler d'amour.*

– Merde !

– *Nous irons voir ensemble les jardins refleuris et déambulerons dans les rues de Paris.*

– Ta gueule, connasse !

Ce n'était pas la première fois que son fils l'insultait. Mais lorsque à 4 ans il lui avait demandé : « Salope ? » avec une délicieuse candeur, elle en avait ri avec ses amis. « Elle mourra à 83 ans, comme les autres », calcula superstitieusement Simon. Sa pensée marchait par paires. Il demeura confus un instant, se demandant si il ou elle avait assez mangé. S'il devait faire la vaisselle ou bien elle. La vision de gants en caoutchouc de tailles différentes l'arrêta. Il s'efforça de ne plus y penser et prépara son cartable pour le lendemain. Mais les pleurs de Catherine Hoffman le déconcentraient.

Il feuilleta *83 ans*. Augustin n'avait pleuré que deux fois. Pour protester d'être né à la clinique des Lilas, plutôt qu'à l'Hôpital américain de Neuilly (la moquette y était plus épaisse), et une

autre fois pour rien. Simon avait rajouté cette autre fois sans raison pour le rendre plus humain.

Les pleurs de Catherine Hoffman n'étaient pas comparables à ceux d'Augustin, ils étaient à la fois impardonnables et inconsolables. Delphine lui en avait fait la remarque : « Si tu regardes trop ses larmes, tu te noieras dedans. » Simon avait trouvé Delphine très poétique ce jour-là, mais elle lui donnait le conseil d'un autre. Jacques Hoffman le lui avait exprimé de façon plus directe : « Tu n'es pas elle. » Delphine s'inspirait des *Malheurs de Sophie* et trouvait passionnant de « faire des phrases ». Simon vécut ce premier jour seul avec sa mère comme l'aboutissement d'une prophétie, il ne se noierait pas dans ses larmes, il les recueillerait pour qu'elle puisse se pencher sur sa tête et sentir à nouveau l'odeur de sa fontanelle.

– Il faudra que tu m'installes la télé, maintenant que Delphine et papa sont partis.

– Oui, bien sûr. Il y a la petite Sony qui marche avec l'antenne.

– Je pensais plutôt à la grande Radiola à roulettes.

– Et demain, on ira voir tes Adidas, si tu veux, c'est bien comme cela que tu les appelles ?

– Demain, j'ai école maman, ce ne sera pas possible. Et d'ailleurs, qui m'accompagne ?

– Tu commences à quelle heure ?

– Tu ne le sais toujours pas ? À 8 h 30 mais il faut y être à 20, sinon Mme Albertine referme la grille.

Il sortit de la cuisine et retrouva sa chambre, il enjamba son coffre à jouets et frotta ses mains sur le mur, autant par

ennui que pour y étaler du gras. Il en voulait à Delphine de ne pas être avec lui. Souvent il commençait à écrire quand il se faisait rejeter par sa sœur. Sans Delphine, à quoi bon ? Il prit sa place habituelle dans le couloir, le livre négligemment posé sur les genoux. Hoffman n'était pas concentré. Il trouvait absurde de poursuivre ses lettres alors que Catherine, derrière la porte, téléphonait à une amie. Il détestait repenser aux paroles de sa mère. Elles lui faisaient souvent honte. Ainsi, la paire d'Ilie Nastase promise lui rappela l'humiliation qu'il avait subie un an plus tôt dans un magasin de chaussures, à l'entrée des puces de Montreuil. Elle ne savait plus ce qu'étaient des scratchs.

– En quoi est-ce si différent des lacets ? lui avait-elle demandé.

Une vendeuse lui avait fait la démonstration avec deux paires de tennis. Simon était très gêné. La vendeuse avait été toutefois aimable et serviable. La bizarrerie de Catherine était assortie à sa coupe de cheveux. Une coupe en pyramide avec une raie au milieu. Ses enfants l'appelaient Cleopatra, en référence à une publicité pour un savon dont ils se moquaient. C'était comme si elle ouvrait la mer Rouge en deux avec ses cheveux de chaque côté pour laisser s'engouffrer les Alsaciens. Dans le magasin, Simon s'était énervé :

– Après, on va chez le coiffeur !

Catherine s'en était occupée seule, lissant ses cheveux le soir même. Elle n'aimait pas davantage ce souvenir. Elle avait honte des tennis qu'elle lui avait achetées, non parce qu'elle ignorait leur système d'attache, mais parce qu'elle avait cédé.